

Les petites épouses des blancs histoires de mariages noirs

Un projet de **Marisa G nondaho dit Simon** et **Stéphane Olry**



La Revue Eclair
Corine Miret - Stéphane Olry
06 76 04 16 14 - 06 85 59 07 04
contact@larevueclair.org

Mariages ?

Depuis plus d'un an nous nous retrouvons tous les deux – Marisa Gnondaho dit Simon et Stéphane Olry - pour converser à propos des concubinages qui ont uni des femmes africaines et des colons durant la période coloniale.

Nous sommes l'un et l'autre héritiers de cette histoire, mais de manière radicalement distincte. L'arrière-grand-mère de l'une était une africaine du Dahomey ; l'arrière-grand-père de l'autre un colon français au Gabon.

Nous menons une enquête sur la mémoire de ces petites épouses des blancs, et la postérité de ces mariages noirs dans nos familles respectives.

Nous avons conçu le désir d'écrire un spectacle sur ce sujet.

Le Théâtre de la Poudrerie à Sevran a proposé à La Revue Éclair de produire un spectacle qui sera joué à domicile sur le thème de « La rencontre ».

Nous avons imaginé d'élargir notre enquête aux habitants du territoire de ce théâtre.

Ainsi, durant l'hiver 2019, nous nous mettons en quête de familles de Seine-Saint-Denis porteuses d'une généalogie semblable. Nous collectons aussi des témoignages auprès d'experts (psycho-génétiens, griots, agronomes, notaires, militants politiques etc.) susceptibles de tisser des liens entre ce passé et le monde contemporain.

Nous écrirons ensuite un spectacle documentaire rendant compte de cette enquête et des questions qu'elle soulève dans un spectacle à domicile.

Ce spectacle, ***Les petites épouses des blancs / histoires de mariages noirs*** sera joué dans trente appartements de Seine-Saint-Denis durant la saison 2019/2020 avec le Théâtre de la Poudrerie à Sevran.

En 2020/2021, inspirés par cette aventure, nous créerons avec d'autres artistes une fiction dans une île imaginaire, destinée à être jouée sur un plateau de théâtre.

Mariages noirs ? Petites épouses des blancs ?

En situation coloniale, On qualifiait de « mariages mixtes » les unions contractées entre une « indigène » et un « citoyen français ».

On parlait aussi de « mariages noirs » dans la littérature coloniale. De fait, il ne s'agissait en rien de mariages blancs. Ces unions se passaient souvent du consentement de la femme.

Les africains, eux, n'ont pas de nom pour qualifier ces concubinages. Les femmes concernées étaient qualifiée de « petites épouses des blancs ».

On parlait aussi de « couples domino », de « mariages coutumiers » ou de « mariages indigènes ». Aucune reconnaissance officielle ou administrative ne validait ces unions qui, dans la majorité des cas, demeuraient illégitimes, ainsi que les enfants qui en étaient le fruit.

Peut-on parler « d'amours coloniales » ?

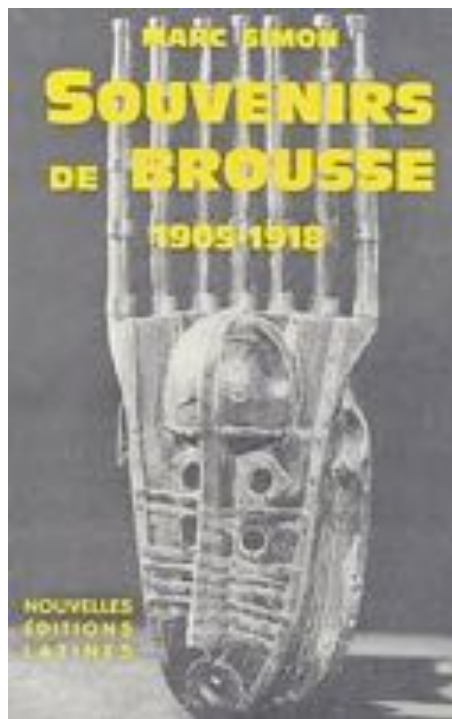
C'est une question à laquelle seuls les intéressé-es eussent pu répondre et dont nous ne saurons jamais rien -à supposer que nous désirions soulever le voile recouvrant ce mystère-. Même si on trouve de rares récits de rencontres amoureuses entre colon et africaine, ayant données lieu à des mariages en bonne et due forme, et à la constitution d'une famille reconnue dans la plupart des récits, on comprend que ces unions étaient destinées avant tout au confort, à l'hygiène, au plaisir du colon. Le destin de la femme demeurant en Afrique, celui de ses enfants, n'était pas le souci principal de l'Européen revenu en Europe.

Au reste, un siècle après, en France, nul ne se préoccuperait plus de ces concubinages exotiques si des enfants n'étaient pas nés de ces rencontres.

Il y a deux ans de cela, Marisa Gnondaho dit Simon, a donné à lire à Stéphane Olry *Souvenirs de brousse*, écrit par son arrière-grand-père, fonctionnaire colonial en poste en Afrique de l'Ouest (AOF - Afrique Occidentale Française) au début du 20^e siècle.

Dans le livre, son union avec une femme africaine, l'arrière-grand-mère de Marisa, pendant sa carrière coloniale, n'était jamais évoquée.

Pourtant, dans la famille africaine de Marisa, on parlait facilement de cette filiation avec un européen.



L'arrière-grand-père de Stéphane Olry, Henri Jeanselme, acquit l'*Ile aux Perroquets* sur l'embouchure du fleuve Gabon (AEF - Afrique Equatoriale Française) en 1892. Quand l'île fût vendue en 1947, le notaire fit remarquer à la famille française du planteur qu'il s'y trouvait une maison avec une famille gabonaise : la décence et la justice commandait qu'ils pussent demeurer là. C'est ainsi qu'il fut connu par ses descendants de France que leur arrière-grand-père possédait une seconde famille africaine.

Le nom de la jeune femme noire allongée nue sur une natte, retrouvée dans les plaques photographiques de l'arrière-grand-père, n'était pas indiqué au dos de la photo.

Une lettre signée « *vo*tre sœur » parvint aux héritiers de Henri Jeanselme, pour les remercier d'avoir abandonné gracieusement la maison sur l'*Ile aux Perroquets*. La lettre finit au feu.

Marisa a hérité d'un nom africain, Gnondaho, qui n'est pas le vrai nom de son arrière-grand-mère, mais, celui, -sans doute inventé par un officier d'état civil-, qui a désigné sa descendance.

En substance le nom de ces petites épouses des blancs a disparu, voire a été effacé.

Nous souhaitons, avec l'écriture de notre spectacle, partager avec les spectateurs certaines des questions soulevées par le destin de ces femmes aux noms oubliés. Car d'une manière ou d'une autre, par le sang ou la mémoire, individuellement ou collectivement, réellement ou symboliquement, nous sommes héritiers de leur histoire.



Marisa Gnondaho dit Simon :

J'ai longtemps cru que mon grand-père, Charles, et ma grand-tante Thérèse, nés à Ouidah (Dahomey) en 1905 puis 1906, avaient été reconnus officiellement par leur père Marc Simon, administrateur des colonies d'Afrique Occidentale Française.

Je croyais que mon nom, GNONDAHO DIT SIMON, venait de cette femme du Dahomey avec qui il avait vécu lors de sa carrière coloniale en Afrique. Que Marc Simon avait volontairement lié le nom de mon arrière-grand-mère, Gnondaho, au sien, par ce « Dit », qui était la marque des métis dans les colonies.

Petite, j'avais vu trainer chez mon père le livre *Souvenirs de brousse*, écrit par cet arrière-grand-père colon, et publié en 1965. Mon père parlait de ce livre avec mépris : « Il ne raconte rien là-dedans » disait-il. Il l'a d'ailleurs égaré. J'ai retrouvé une édition d'occasion de *Souvenirs de Brousse* sur internet et acheté le livre en ligne voici trois ans.

Cette lecture, où toute allusion à la relation avec mon arrière-grand-mère et à ses enfants du Dahomey est occultée, m'a fait violence.

J'ai questionné mon père, mes oncles, mes tantes, qui vivent au Mali ou en Côte d'Ivoire.

J'ai compris que Gnondaho n'était pas le vrai nom de mon arrière-grand-mère. Juste un mot de langue fon qui signifie « vieille femme ».

Marc Simon tenait son goût pour l'Afrique de son père peintre orientaliste, des livres de Fenimore Cooper lus dans son enfance et de ses visites du Jardin d'Acclimatation et de son zoo humain. Du Dahomey au Soudan français en passant par la Côte d'Ivoire, il a récolté l'impôt de capitation, réprimé de nombreuses révoltes, beaucoup aimé les expéditions en brousse. Enjoué et fier de sa tâche, il était certain de faire le bien et d'apporter culture et progrès aux africains qu'il administrait. Il trouva sans doute du réconfort auprès de mon arrière-grand-mère, qui ne devait pas avoir plus de quinze ans quand il l'a mise enceinte, trois mois après son arrivée au Dahomey en 1905.



Quand, après la publication du livre dans les années 60, mes oncles, (petits-enfants de Marc Simon), se présentèrent à la porte de sa maison en Bretagne, l'ancien fonctionnaire colonial manifesta sa joie d'évoquer avec eux ses souvenirs d'Afrique, mais fit mine de ne pas comprendre qui ils étaient pour lui.

La légende familiale dit que Marc Simon a emmené partout avec lui sa femme « indigène » (comme disait les coloniaux de l'époque), -mon arrière-grand-mère-, au gré de ses nominations en AOF. Avant de l'abandonner au Dahomey avec ses deux enfants métis, lorsqu'il est rentré en France, en 1927.

Est-ce la réalité ? Bien des questions que j'ai posées au sujet des lieux, des dates de l'histoire familiale n'ont été suivies, jusqu'à présent, que de silences ou d'incertitudes.

Les blessures liées à l'abandon de ses enfants métis, à la colère et la honte engendrées par la ségrégation raciale seraient-elles mieux guéries, si on les avait dites ?

J'ai donné à lire *Souvenirs de brousse* à Stéphane Olry, sans connaître le lien de sa famille avec l'Afrique coloniale, à un moment où je cherchais un chemin pour retrouver le nom et un peu de la vie de cette arrière-grand-mère. Je ne pouvais imaginer meilleur compagnon de route.

Stéphane Olry :

Que la famille blanche de Marisa G nondaho dit Simon refusât de recevoir ses cousins du Mali ne m'étonne qu'à moitié : tous les membres de ma famille, et peut-être moi compris, seraient bien embêtés si un cousin venu du Gabon s'avisait de sonner à notre porte.

« Le Gabon, c'est loin. C'était il y a longtemps. » : c'est ce que me répondirent presque tous les membres de ma famille lorsque je les interrogeais sur leurs souvenirs de *l'île aux Perroquets*.



Dans mon enfance, *L'île aux Perroquets* était un mythe familial à la géographie imprécise, flottant entre les îles du Cap Vert et l'Angola.

Nous, les enfants, découvriions sur des cartes calligraphiées par son propriétaire une topographie familiale où les baies, les monts, les rivières avaient été renommées avec les noms de mes tantes (la pointe Armelle, le mont Francine etc.). L'*Île aux Perroquets* était nimbée d'une brume littéraire. Mon arrière-grand-père semblait une sorte de convict semblable à ceux décrits par Jules Verne dans *l'Île mystérieuse*. Libreville, la capitale du Gabon qui lui faisait face sur l'estuaire, se mêlait dans mon imagination à l'image de Célesteville, la capitale du roi Babar.

En fin de repas familial, parfois les adultes parlaient des « mariages noirs » de l'arrière-grand-papa. Notre ancêtre aurait fait le tour de l'Afrique sur une goélette à la coque recouverte de cuivre. Il aurait contracté dans chaque port des amours indigènes. Il demandait dans des lettres à ce qu'on lui envoie quelques verroteries pour consoler une indigène avec qui il avait contracté un « mariage noir » lors d'une de ces escales. Il précisait qu'il comptait sur la discrétion de son correspondant pour ne pas faire d'extravagance dans l'achat de ces cadeaux d'adieu. C'était un peu sordide, scandaleux, excitant, pittoresque et inquiétant aussi.

L'*Île aux Perroquets* était un rêve. Rien ne devait en être réel, ni très sérieux, et surtout pas les cousins métis que arrière-grand-papa y aurait laissés.

Mon grand-père y avait accompagné son père. Il n'avait l'âme ni d'un colon, ni d'un planteur, ni d'un entrepreneur. Ce qu'il y vit ne lui a pas plu. Il attrapa la malaria, et n'y retourna jamais.

Quand Marisa m'a fait lire *Souvenirs de brousse*, je lui ai proposé de partager avec elle les résultats de l'enquête que je pouvais mener auprès de ma famille sur la mémoire de notre passé colonial au Gabon. Mon projet était de pousser la porte d'une famille de colon semblable à celle qui avait fermée la sienne à ses oncles.

De mon côté, j'étais curieux d'entendre de sa bouche comment une histoire semblable se racontait dans une famille africaine. La confrontation de nos expériences me permettait surtout de remuer la gangue d'exotisme, de folklore, de m'en foutisme, de racisme, qui forcément recouvrait la perception que j'avais de ce passé colonial.

Oui, le Gabon, c'est loin, oui, c'était il y a longtemps. Mais si cela est de si peu de conséquence, pourquoi dans notre famille avons-nous trois enfants adoptés, que mon frère, mes cousines allèrent chercher en Afrique ?

Pourquoi cette insistante hospitalité de ma mère pour un réfugié malien qu'elle héberge depuis plusieurs années ?

Pour répondre à ces épineuses questions, et à d'autres encore, moi aussi, je me trouvais en bonne compagnie avec Marisa Gnondaho dit Simon.

Et c'est ainsi que commença l'enquête.

Enquête : que reste-il de ces mariages dans la mémoire de nos familles ?

Dans les familles européennes comme africaines, on se soucie peu de se replonger dans ce passé colonial, tissé de domination, de violence, de non-dit, et de raviver une douleur enfouie, niée, et pourtant têtue.

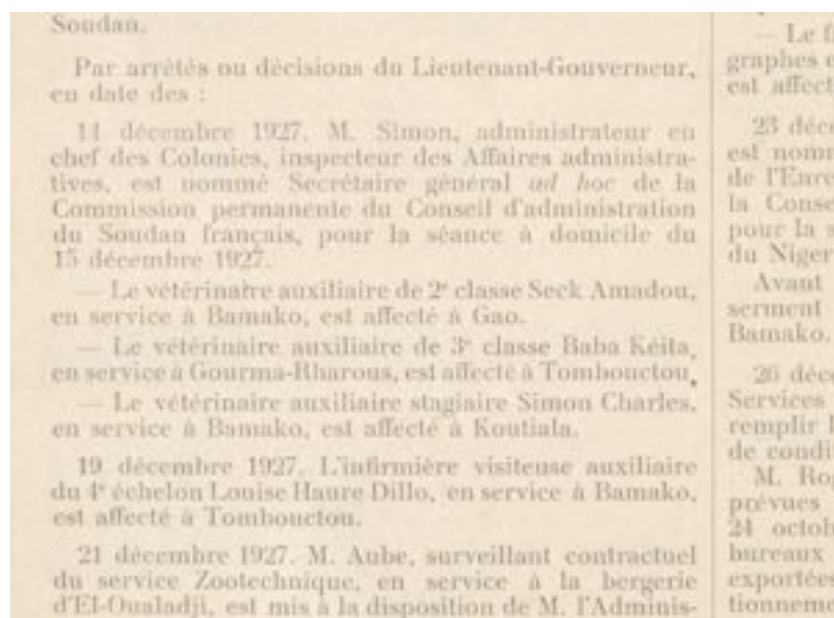
Entêtante, opiniâtre, intraitable, cette mémoire résiste. Nourrie de douleur, souvent de colère et de honte du côté africain, abreuvée de culpabilité et d'irritation du côté français, le passé colonial passe mal, et s'avère particulièrement indigeste à partir du moment où une descendance commune est en jeu et qu'elle n'est pas reconnue.

Nous avons donc décidé d'abord de mener l'enquête dans nos familles respectives. Notre rencontre permettait d'accéder à des informations auxquelles seul-es, nous n'aurions pas eu accès.

Stéphane Olry, descendant français de Henri Jeanselme, pouvait frapper aux portes de ses oncles, tantes, cousins, cousines, mères, sœurs, frères (vivant au reste tous dans le même immeuble parisien, bâti par l'arrière-grand-père colon) pour leur demander ce qui restait dans leur mémoire et leurs archives de *l'Île aux Perroquets*.

Marisa G nondaho dit Simon, descendante métisse d'une ancêtre (apparemment) anonyme pouvait se rendre à Bamako au Mali, à Ouidah au Bénin, pour interroger les membres de sa famille au sujet de cette arrière-grand-mère, en assurant ses descendants d'un usage respectueux de sa mémoire.

Ces enquêtes parallèles ont débuté en 2017 et se poursuivent cette année. Régulièrement, nous nous retrouvons pour échanger nos résultats et converser.



Cette enquête soulève beaucoup de questions. Chaque détail retrouvé nous passionne. Un extrait de Journal Officiel faisant acte d'une nomination de Charles dit Simon, grand-père de Marisa, à un poste de vétérinaire auxiliaire stagiaire, la même année que le retour de son père Marc Simon en Europe, atteste-t-il un intérêt de ce dernier pour ses enfants métis ? La découverte d'un squelette d'un indigène géant offert par Henri Jeanselme au Musée de

l'Homme indique-t-il uniquement l'intérêt anthropologique que le colon portait aux populations locales ?

Quoi qu'il en soit, chaque découverte, fut-elle minuscule, témoigne de la réalité du colonialisme, nous informe sur le « statut de l'indigène », sur le racisme, les idéologies, les croyances, les espérances, les trahisons, les souffrances occasionnées par la conquête coloniale.

Du coup, chaque mot, chaque terme employé est prétexte à discussion entre nous.

Plus nous avançons dans l'enquête, plus la complexité de la question nous apparaît, et plus nous découvrons le foisonnement de questions auxquelles nous faisons face.

Ces questions nous ne souhaitons, -peut-être par goût de la conversation, mais par curiosité aussi- en éluder aucune. Nous n'avons pas envie de trier, de clarifier, de trancher, de simplifier cette complexité bourgeonnante.

Au contraire, nous souhaitons la partager.



Avec qui et comment poursuivre notre exploration ?

« Hier m'a engendré, et voici qu'aujourd'hui, je crée demain », c'est une phrase qu'un de nos témoins nous a lancée. De fait, devant nos questions, c'est souvent qu'on nous répond : « Pourquoi regarder vers le passé ? Ce qui est fait est fait. C'est l'avenir qui importe ».

Nous sommes bien d'accord. Nous ne concevons notre enquête que comme une manière de tisser un lien vers notre présent. Par exemple, concernant le squelette d'indigène rapporté du Gabon, nous ne souhaitons pas le retrouver par goût morbide ou fétichisme scientifique, mais pour savoir comment il a été acquis certes, mais aussi au cours du siècle exposé, conservé, puis rangé à nouveau dans des réserves en attendant un futur à inventer : un retour en Afrique à l'instar de la Vénus Hottentote ? un droit à l'oubli dans les réserves du Musée de l'homme ? Une sépulture en terre de France ?

Notre exploration dans nos familles respectives n'est pas une plongée vers les origines, une descente dans le cœur des ténèbres de mémoires familiales, vers un point focal de l'histoire. Nous ne nous sommes pas lancés dans une quête d'une pureté originelle, ou d'un paradis perdu des amours exotiques.

Peut être, intuitivement, ce qui nous intrigue ou nous aimante est précisément inverse : l'impureté, et la complexité du monde ici et maintenant.

Les « mariages noirs », *l'Île aux Perroquets*, les *Souvenirs de brousse* sont un point de départ, pas l'inéluctable conclusion d'une enquête déjà menée dont il ne reste plus qu'à présenter le compte-rendu devant un public acquis à la condamnation du colonialisme et à ses avatars, afin de solder les comptes d'une dette mémorielle.

Nous sentons que la réalité non seulement est plus complexe, mais aussi plus conflictuelle. Du fait de l'inégalité induite par le colonialisme, nous ne partageons pas la même émotion face au passé. Nous ne sommes pas sensibles, susceptibles au même endroit. Si nous disons que le passé colonial n'est pas glorieux, ces mots ne recouvrent pas le même sens pour l'une que pour l'autre.

Très prosaïquement, pour la descendante de Marc Simon la rencontre est inscrite concrètement dans le corps, pour le descendant de Henri Jeanselme, c'est une culpabilité abstraite et cérébrale.

C'est parce que nous avons trouvé riches nos dialogues, discussions, dissensus, qu'il nous semblerait encore plus fructueux de les partager avec d'autres.

Les « unions mixtes » n'avaient rien d'exceptionnelles dans l'Afrique colonisée. Elles étaient une solution (préconisée officieusement jusqu'à une certaine époque) pour obvier à la solitude des colons. Elles ont donné naissance à de nombreux enfants métis, dont la présence a ouvert, à l'époque, d'interminables débats au sein de la république, regroupés sous la fameuse « question métisse ». Ces enfants étaient-ils français, indigènes ? Fallait-il créer une « race » de métis ? Comment classer les métis à l'égard de la race ? Ou bien purement et simplement légiférer pour que ces unions indignes n'aient plus lieu au sein de la colonie ?

En avançant dans nos histoires respectives, nous constatons que les raconter à d'autres ravive des souvenirs, plus ou moins proches, chez nombreux de nos interlocuteurs, du côté africain ou européen.

Le Théâtre de la Poudrerie à Sevrans proposait à La Revue Éclair de produire une enquête et un spectacle à domicile sur le thème de « La rencontre ». Nous avons fait le pari de poursuivre et partager notre enquête sur le territoire de ce théâtre.

Cette partie de Seine-Saint-Denis autour de Sevrans doit certainement abriter toutes les ressources humaines nécessaires à cet effet.



Nous avons donc imaginé deux groupes de témoins.

- Le premier de ces échantillons est constitué de ceux que nous appelons : *Les premiers concernés*.
- Le second : *Les experts*.

Les premiers concernés sont :

- des descendants africains de « mariages mixtes »

ou

- des descendants blancs de colons ayant eu des enfants métis en Afrique.

Les experts sont : ceux qui, par leur connaissance ou compétence spécifique, peuvent éclairer notre enquête : notaire, ethnopsychiatre, avocat du droit des nationalités, griot, historien, père blanc, marabout, biologiste etc.

Nous tenons à l'aspect arbitraire, donc forcément représentatif, du territoire qui nous est alloué. Nous ne chercherons pas des sommités, mais des praticiens ordinaires de ces sciences ou de ces pratiques : professeur de SVT, par exemple, ou notaire ayant son office à Sevrans.

Idem, pour les premiers concernés, nous cherchons des témoignages banals, ordinaires, et non des sagas ou des romans familiaux de célébrités.

L'enquête a commencé le 20 janvier 2019.

Dans sa commande, Valérie Suner, directrice du Théâtre de la Poudrerie nous a spécifié qu'elle était curieuse de nous voir expérimenter une forme plus directement « participative » dans notre commerce avec le public du théâtre à domicile.

C'est justement une expérience que nous souhaitons approfondir à La Revue Éclair.

Trois rencontres publiques à Sevrans sont donc prévues pour lancer, puis continuer, et enfin rendre compte de l'enquête. Ces échanges collectifs sont précieux, car ils permettent d'une part de partager une expérience avec d'autres personnes (artistes, chercheurs ou autres) une parole qui paradoxalement s'exprime parfois plus facilement collectivement que dans des entretiens individuels.

Automne 2019 : Un spectacle documentaire à domicile

Nous écrivons donc un spectacle documentaire qui sera joué à domicile, comme il est d'usage au Théâtre de la Poudrerie. Au cours de ce spectacle, nous exposerons notre enquête. Nous scanderons notre exposé de questions posées aux spectateurs, ouvrant sur des développements distincts de la narration.

Des temps de dialogue avec les spectateurs seront ménagés ainsi dans le spectacle, qui donnera lieu aussi, nous l'espérons à l'apparition de témoignages spontanés, tant il est certain que la question de la filiation concerne tout un chacun, sans nécessairement faire le détour par les colonies.

On peut parier qu'avec l'efflorescence de nos récits variant selon les soirs, et l'imprévu des interventions potentielles des spectateurs, ce seront 30 variations sans doute assez distinctes et chatoyantes qui seront offertes aux spectateurs du Théâtre de la Poudrerie.

Saison 2020-2021 : Une île imaginaire sur un plateau

Parallèlement à ce travail d'enquête et de représentation d'un spectacle en appartement nous imaginons et écrivons un second spectacle, destiné à être joué sur un plateau. Ce sera une fiction, ou du moins un spectacle où nous ferons la part belle à l'imagination, à d'autres possibles, au rêve. Le corps aussi, par la danse sera convié, pour dire ce qui n'est pas réductible à la parole. L'action aura lieu sur une île. Ile déserte, mystérieuse, une plage comme un plateau nu ou une page blanche, une ouverture vers le grand large et d'autres horizons que ceux bornés par les limites du passé.

Donc

L'enquête, l'écriture, la **mise-en-scène** seront menées par **Stéphane Olry** et **Marisa Gnondaho dit Simon**. **Corine Miret** sera le **regard extérieur** porté sur ce travail.

L'enquête a lieu **du 20 janvier au 20 avril 2019**.

La création d'un spectacle documentaire ***Les petites épouses des blancs / histoires de mariages noirs*** aura lieu en **octobre 2019**.

Il sera joué à domicile avec le Théâtre de La Poudrerie trente fois en 2019/2020.

Une nouvelle création sous une **forme scénique** aura lieu en **2021**.

Le spectacle sera produit par **La Revue Éclair**, **Le Théâtre de la Poudrerie**.

Les partenaires pressentis pour l'heure sont le festival Théâtral du Val d'Oise et le Collectif 12 à Mantes-la-Jolie

Curriculum vitae des auteurs



Marisa G nondaho dit Simon possède un passeport français et un passeport malien, mais sa famille se retrouve au Bénin, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, et aussi en France, un peu partout, et elle, elle vit à Juvisy-sur-Orge.

Depuis petite, elle vit en banlieue et a passé de nombreuses vacances en Afrique de l'ouest (Mali, Bénin, Côte d'Ivoire, Sénégal, Guinée Bissau, Gambie).

Elle a pris des cours de théâtre et de chant dans différentes écoles et conservatoires, puis a travaillé comme comédienne au sein de compagnies théâtrales de l'Essonne, jouant aussi bien Rosine dans le Barbier de Séville que différents rôles dans des créations collectives répétées et présentées au CAES et autres lieux alternatifs.

Parallèlement, elle a fait du théâtre et du chant avec les élèves du collège Jean Vilar, à Grigny (Essonne), tout en y assurant, pendant cinq ans, un poste de surveillante d'externat.

En 1994, elle se prend d'amour pour le spectacle de rue, découvre les percussions brésiliennes, rencontre trois autres femmes percussionnistes qui, elles aussi, chantent.

Ensemble, elles écrivent (textes, musiques et arrangements vocaux) le premier spectacle du Quartet Buccal, sorte de tour de chant a capella de clowns féminins, qui tournera beaucoup.

Depuis, Marisa est toujours co-directrice artistique de la compagnie Quartet buccal, qui entame aujourd'hui la tournée de son dixième spectacle, le Ciném'a capella.

Elle part le plus souvent possible à la découverte d'autres expressions artistiques (percussions corporelles, musiques traditionnelles, danse afro-brésilienne...). Ces rencontres sont autant de voyages la rapprochant de ses (parfois mystérieuses) origines subsahariennes.



À 5 ans, **Corine Miret** habite Pithiviers : elle va à l'école de danse des Chamois, aux cours de l'ASSU gym du collège, au club théâtre du lycée; ses parents l'accompagnent aux stages du Groupe Chorégraphique d'Orléans dans les années 1970 et à des cours de danse classique à Paris.

Elle passe son bac en 1980, et monte vivre à la capitale. Elle commence des études de pharmacie tout en suivant des cours de danse au Centre de danse du Marais, à la Ménagerie de Verre, au Centre Sportif Universitaire Jean Sarrailh.

En 1986, le diplôme de pharmacienne en poche, elle se consacre à ce qu'elle veut faire : danser.

Elle passe des auditions et commence à travailler avec Quentin Rouillier au Centre Chorégraphique de Caen, puis Andy Degroat, Jean-Michel Agius, Bernard Glandier, Isabelle Cavoit, Christian Bourigault, en danse contemporaine.

Elle apprend à déchiffrer les partitions de danse baroque du XVIII^e siècle avec Ris et Danceries (Francine Lancelot et François Raffinot). Elle danse au sein de la compagnie dans des opéras-ballets et chorégraphies. Elle continue avec Marie-Geneviève Massé, Ana Yepes, Natalie van Parys et Béatrice Massin.

En 1994, elle commence à tourner des cartes postales vidéos avec Stéphane Olry en France, en Europe et au Proche-Orient. Ils organisent des diffusions en appartement de films d'artistes contemporains lors de Thés Vidéos.

Ils créent ensuite de nombreux spectacles à partir de recherches dans des archives, de pratiques de vie, en collaborant régulièrement avec d'autres artistes. Citons entre autres : *Nous avons fait un bon voyage mais; Les salons de lecture; La Vita Alessandrina; Mercredi 12 mai 1976; Un voyage d'hiver; Hic Sunt Leones; Les Arpenteurs; Tu oublieras aussi Henriette; Une mariée à Dijon; La Tribu des Lutteurs; Mercredi dernier; Boxing Paradise.*

Grâce à une bourse de la Fondation Beaumarchais, elle crée en 2004 un solo de danse contemporaine : *Eniroc Terim*, autoportrait dansé.



Stéphane Olry est français.

Il a renoncé à expliquer ses origines où se rencontrent un grand-oncle ayant donné son nom à un parc à Nancy, une grand-mère pied-noir, une arrière-grand-mère d'Alexandrie (à côté de l'Égypte), un père résistant ayant passé son enfance au Liban, un tonton et un grand-père collabo, et aussi donc un arrière-grand-père, planteur de cacao au Gabon.

Il écrit et met en scène ses premiers spectacles à 16 ans.

Sous l'influence des artistes se produisant à l'Usine Pali-Kao (lieu alternatif où sa compagnie nommée alors Extincteur demeure durant deux ans), ses spectacles intègrent une dimension de rock, de performance et de danse.

Au début des années 90, désireux de regarder le monde au dehors, il acquiert un caméscope et réalise des vidéos de création.

En 1995, il tourne avec Corine Miret des Cartes Postales Vidéo au Proche-Orient. En 1992, il travaille pour la première fois comme comédien aux côtés de Jean-Marie Patte dans *L'enfant bâtard* de Bruno Bayen au Théâtre de l'Odéon.

Directeur avec Corine Miret de La Revue Eclair, il écrit, met en scène et joue avec celle-ci des spectacles basés sur des enquêtes ou témoignant d'expériences de vie.

Depuis *Nous avons fait un bon voyage, mais*, conférence sur une collection de cartes postales trouvées, il écrit avec Corine Miret une douzaine de spectacles joués à Paris, en province et à l'étranger.

Treize semaines de vertu, journal de son exercice de treize semaines pour devenir vertueux a été publié aux Editions de l'Amandier. *Hic sunt leones*, conte imaginé à partir d'une résidence à l'hôpital pour enfants polyhandicapés de La Roche-Guyon a été publié chez le même éditeur. Sa traduction en anglais par Neil Bartlett a été publiée aux Editions Oberon. Les Editions de l'Œil ont publié en 2016 trois de ses ouvrages : *Créer, c'est collaborer*, *La lecture ce vice impuni* et *Tu oublieras aussi Henriette*.

Historique de La Revue Éclair - 2019

(La Revue Éclair est conventionnée par la Drac IDF et la région IDF)

- 2018 **Boxing Paradise** de Stéphane Olry, créé à la MC93 à Bobigny
- 2017 **Les habitants du bois** de Stéphane Olry, créée au Théâtre de l'Aquarium
Mercredi dernier de Corine Miret, créée à domicile avec le Théâtre de la Poudrerie
- 2016 **La Tribu des lutteurs** de Stéphane Olry, pièce d'actualité créée à La Commune d'Aubervilliers.
- 2014 **Tu oublieras aussi Henriette** de Stéphane Olry, créé à l'Échangeur (Bagnole), repris à la Scène Nationale de Vandœuvre les Nancy, au théâtre de Sarlat et au Théâtre de l'Aquarium.
- 2013 **Une Mariée à Dijon** d'après M.F.K Fisher, mise en scène de Stéphane Olry, créé à l'Échangeur (Bagnole), repris à l'Atelier du Plateau, au Théâtre de l'Aquarium, à la Scène Thélème et en tournée.
- 2012 **Ch(ose)** de Sandrine Buring + **Hic Sunt Leones** de Stéphane Olry, diptyque créé au Théâtre de l'Aquarium, repris à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon dans le cadre du 66^{ème} Festival d'Avignon en 2012, au Théâtre de l'Echangeur à Bagnole puis au Coronet à Londres en 2015 dans une traduction anglaise de Neil Bartlett (avec Theatre of Europe).
- 2011 **Les Arpenteurs** de Stéphane Olry, créé au Théâtre de l'Aquarium (Paris), repris en tournée en CCAS.
- 2010 **Hic sunt leones** de Stéphane Olry, créé au Château de La Roche-Guyon.
- 2008 **Un voyage d'hiver**, de Stéphane Olry, Corine Miret et Jean-Christophe Marti, créé à La comédie de Béthune, repris au Théâtre de l'Échangeur à Bagnole, puis au Théâtre Paris-Villette en 2010.
- 2007 **La lecture, ce vice impuni**, de Stéphane Olry, créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Château de La Roche-Guyon, repris au Théâtre de la Minoterie (Marseille) et à Châteaувallon.
- 2006 **Treize semaines de vertu**, de Stéphane Olry, créé au Château de La Roche-Guyon, repris aux Archives Nationales dans le cadre du Festival d'Automne à Paris 2007 et en tournée.
- 2005 **Mercredi 12 mai 1976**, de Corine Miret et Stéphane Olry, créé avec la Comédie de Saint-Étienne et les Transurbaines, repris au Théâtre de l'Échangeur à Bagnole et en tournée.
- 2004 **La chambre noire**, écrit par Stéphane Olry, créé à la Villa Gillet à Lyon, repris au Théâtre de l'Échangeur à Bagnole et en tournée.
Eniroc terim, solo de danse de Corine Miret, créé aux Subsistances à Lyon, repris à 100 dessus-dessous à Paris et en tournée.
- 2002 **Le salon de lecture**, conçu par Corine Miret, Stéphane Olry et Clotilde Ramondou, créé à l'Établissement Public du Parc et de la Grande Halle de la Villette.
La Vita Alessandrina, Avant Projet Définitif, de Stéphane Olry créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Théâtre Garonne à Toulouse, repris au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.
- 1999 **Nous avons fait un bon voyage mais**, de Corine Miret et Stéphane Olry, créé au théâtre de l'Aire Libre à Saint-Jacques-de-la-Lande, repris au Théâtre de la Cité Internationale et en tournée. Ce spectacle est toujours au répertoire de La Revue Éclair.
- 1997 **Des voix dans la maison d'Orient**, de Corine Miret et Stéphane Olry, créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Théâtre des Bernardines à Marseille.